Ami du Clergé du 8 janvier 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — I. *2e Dimanche après l'Epiphanie :* Le bon vin réservé, 9. — II. *Septuagésime :* Au travail ! 10. — III. *Sexagésime :* Les semailles, 11.
Instructions sur les Epitres du Dimanche. — IV. *2e Dim. après l'Epiphanie :* Sympathiser avec le prochain, 12. — V. *Septuagésime :* « Courez de façon à remporter le prix », 13.
Pour l'union des Eglises. — L'unité chrétienne, 15.

DOMINICALES LITURGIQUES

I

2e Dimanche après l'Epiphanie

LE BON VIN RÉSERVÉ

Mes frères,

« *Bonum est sui diffusivum* ». Parce que Dieu est la Bonté infinie — sa nature est la Bonté — il donne avec largesse, surabondance en quantité et en qualité, ainsi qu'il l'a fait à Cana. Il ne serait pas Dieu s'il donnait au compte-gouttes et des dons inférieurs. Le don suprême, c'est lui-même : « *sui diffusivum* » ; c'est là le vin délectable, le vin inépuisable, le vin « divin » qu'annonce la fin des noces réservé jusqu'à nos jours. A la demande du Seigneur lui offrant une récompense, S. Thomas d'Aquin répondait : « Nulle autre que Vous-même ! » Ce vin est réservé :

I. — *Aux noces d'aujourd'hui*

A l'encontre des villes païennes et de leurs noces sans Dieu, à vos noces Jésus est invité. Sa grâce est versée, surabondante, par le sacrement de Mariage. La grâce coule du Cœur de Jésus, au cours de la messe qui suit... Marie est invitée, elle aussi : on chante ses louanges. Parfois, les jeunes époux, les invités communient à la messe de mariage... A ce foyer, Jésus donnera le vin délicieux de sa présence. Tous les jours, en présence du Sacré-Cœur, le père, la mère, les enfants diront ensemble leur reconnaissance et leur amour au Dieu qui les a unis et qui les protège.

« Ecartez de nos noces toute joie dissolue ». Cette recommandation, hélas ! reste parfois sans effet. Certaines noces sont-elles des fêtes de païens ou des fêtes de chrétiens ? Jésus se plairait-il en certains repas, en certaines compagnies ? A peine invité, il est abandonné ! Si vous l'abandonnez, pouvez-vous espérer ses faveurs ?

II. — *Aux noces spirituelles*

Je veux parler de cette union d'une âme avec Dieu qui la choisit et l'épouse. Heureux ceux que l'Amour divin a appelés et s'est réservés ! Ils goûtent, ces privilégiés, un « bon vin » tout spirituel, le vin de l'amour divin qui normalement fait la joie de leur vie et parfois les enivre d'une ivresse toute céleste. Rappelez-vous la scène du Thabor. « Il est bon d'être ici » disait S. Pierre, comblé des faveurs du Bien-Aimé et si heureux qu'il en venait à délirer. Rappelez-vous la Pentecôte, où les Apôtres, comblés des dons de l'Esprit-Saint, apparurent aux Juifs dans une sorte d'ivresse ! Lisez la Vie des Saints... Vous comprendrez que Dieu donne surabondamment l'amour et que l'amour produit la joie. Les épreuves ? « Les Apôtres s'en allaient joyeux parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus ».

III. — *A toute vie chrétienne qui est « noces » avec Dieu*

Si les dons de Dieu diffèrent pour chacun, nous dit S. Paul aujourd'hui même (Rom., XII, 6), il est cependant un don universel qui est la grâce ou la vie divine répandue dans nos âmes et qui, pour nous, est l'union à Dieu.

Qu'est-ce que cette robe blanche de baptisé, sinon la robe nuptiale qu'il devra « porter sans tache jusqu'au tribunal de Dieu pour avoir la vie éternelle » ? Qu'est-ce que la communion, sinon une union intime de la Divinité avec notre âme, une fusion à laquelle aucune union terrestre n'arrivera jamais ? « C'était une fusion. Jésus était le Maître, il était le Roi ! » écrit Ste Thérèse de l'Enf.-Jésus de sa Première Communion. Puisqu'il est Roi, il a droit à tout, il veut tout, il prend tout de l'âme qu'il aime, les pensées, les œuvres, les joies et les souffrances. Tout donné par amour devient œuvre d'amour... et l'amour est joie.

Il est des âmes sur la terre
Qui cherchent en vain le bonheur.
Mais pour moi, c'est tout le contraire.
La joie habite dans mon cœur.

Vie réservée à quelques-uns ? Pas le moins du monde. Puisque Ste Thérèse a la mission d'attirer à sa voie de confiance et d'amour une multitude de petites âmes qui aimeront le bon Dieu comme elle l'aime et dont toute la vie sera d'amour. Puisque, depuis le roi David, l'Ecriture et l'Eglise convient le peuple fidèle à chanter toujours, l'Introït et l'Offertoire de ce jour vous en apportent l'écho : « Que toute la terre chante le psaume, ô Très-Haut ! A Dieu vos transports d'allégresse par toute la terre ; chantez en l'honneur de son Nom ! — A Dieu votre jubilation par toute la terre ; venez et je vous raconterai quelles grandes choses le Seigneur a faites pour mon âme. »

Toutes les âmes sont conviées à chanter,... à chanter les merveilles que Dieu opère dans les âmes,... merveilles d'amour que nous appelons à bon droit, avec les saints, des noces perpétuelles. Car, si le Fils de Dieu est venu épouser la nature humaine, c'est en chacune de nos âmes que se réalise l'union divine, jusqu'à la fin des temps.

IV. — *Jusqu'aux noces éternelles*

Elles seront, dans la vision, une splendeur et une joie insoupçonnées des sens et du cœur humains, l'aboutissement, l'épanouissement final et éternel de cette union de grâce commencée sur terre dans l'ombre de la foi.

Le jour est proche où, invités au festin, nous irons rendre au Seigneur « ses sublimes visites ». Tant de fois il est venu : tant de communions, de pardons, de grâces intimes : des centaines, des milliers de fois par jour ! Parfois, son invitation a été méprisée, et le

« vin délectable » qu'il offrait à sa table toujours ouverte. Ce jour-là, le jour du définitif appel, il reçoit ses amis, ceux qui portent la robe des noces, la robe blanche de la pureté, ceux qui ont en leurs mains la lumière vivifiante de la foi. « C'est bien, dira-t-il, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Maître ».

* *

La joie même du Maître, c'est tout dire, sera le partage des élus. Comme ici-bas, il se donnera : et le « vin » éternel de la joie sera pour les siens une magnifique récompense. « *Merces magna nimis !* » *Amen.*

II

Dimanche de la Septuagésime

AU TRAVAIL !

Mes frères,

A peine avons-nous célébré les mystères joyeux de l'Enfance que l'Eglise, qui revit perpétuellement le drame de la vie de son divin Epoux, nous fait méditer les mystères douloureux. Dès l'Introït : « Des douleurs de mort nous environnent, des gémissements funèbres se font entendre ». Les couleurs sombres ont remplacé le blanc lumineux de la joie. Le jeune et vibrant *Alleluia* a disparu. Pour l'Enfant divin de Bethléem, les épreuves ont suivi de près le départ des Mages. Exemple à méditer. « Toute sa vie fut croix et martyre» enseigne l'*Imitation*. Exemple à suivre, par la mortification corporelle et le travail.

I. — « *Je châtie mon corps* »

Dès sa naissance, le Fils de Dieu donne au monde une leçon que le monde s'efforce d'oublier... Son refuge, un abri nocturne où s'entassent les pauvres ; son berceau, une humble crèche. Pauvre entre les pauvres. Ah ! votre recherche du confort, du plaisir, des satisfactions du corps, votre sensualité, chrétiens du XX^e^ siècle, comme elles détonnent en face de ce bois rude et mal taillé sur lequel a voulu reposer, sous le regard de sa Mère en prières, le Maître du monde !

Il a méprisé l'argent, la richesse, ces dieux de notre monde. Tout en servant Mammon, combien de chrétiens prétendent en même temps servir Dieu ! Pour l'idole, de plus en plus exigeante, pour l'argent tout est sacrifié : respect du bien d'autrui, justice en affaires, honnêteté dans les relations commerciales, obligation de donner en aumône le superflu, devoir de secourir tant de malheureux et de pauvres, Lazares couchés sur le seuil de tant de riches sans entrailles. L'égoïsme triomphe : moi, mes plaisirs !

Mais, le riche sans entrailles, Jésus l'a maudit... « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » a-t-il dit. Le plaisir ? Jésus veut que vos cœurs n'y soient point attachés. « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive ! »

La raison, péremptoire, est que la vraie richesse est Dieu, que les vraies joies sont au service de Dieu. Pour les acquérir, ces vrais trésors, les saints, nos modèles, ont renoncé, au moins de cœur, d'affection, aux richesses périssables et aux plaisirs frelatés de ce monde.

Vous servez votre corps ? Votre âme est captive. Vous châtiez votre corps ? Vous en faites votre serviteur docile. Votre âme est libre et d'autant plus vigoureuse à monter vers Dieu que vous refusez davantage à son concurrent de chair.

Ecoutez S. Paul, dans l'épître de ce jour (I Cor., IX). Après avoir dit : « Je me suis fait tout à tous afin de les sauver tous », il enflamme le courage de ses chrétiens : « Ne le savez-vous pas ? Dans les courses du stade, tous courent, mais un seul emporte le prix. Courez de même, afin de le remporter. Quiconque veut lutter, s'abstient de tout : eux, pour une couronne périssable ! nous, pour une impérissable. Pour moi, je cours, non comme à l'aventure ; je frappe, non pas comme battant l'air. Mais je traite durement mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » Et après avoir rappelé que les juifs qui pourtant avaient bénéficié des prodiges et des faveurs de Dieu n'ont pas, pour la plupart, obtenu sa grâce, il ajoute : « Ces choses ont été des figures de ce qui nous concerne, afin que nous n'ayons pas de désirs coupables et que vous ne deveniez pas serviteurs des idoles, comme certains d'entre eux, selon qu'il est écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis il se leva pour se divertir. » Ne nous livrons point à l'impudicité, comme eux. Ne tentons pas le Christ comme le firent ceux d'entre eux qui périrent par les serpents. Toutes ces choses ont été écrites pour notre instruction. »

Mais, c'est toute la vie des saints qui est un enseignement pour vous : un S. François qui renonce à l'héritage paternel pour mieux appartenir à son Père du ciel ; un S. Jean-Marie Vianney qui donne tout aux pauvres, jusqu'à ses vêtements et qui se flagelle jusqu'au sang ; une Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je ne croyais pas qu'il fût possible de tant souffrir ! Je ne m'explique cela que par mon désir de sauver des âmes. »

II. — « *Allez à ma vigne* »

En dépit de ces avertissements de Notre-Seigneur et de l'Apôtre, bien des chrétiens passent leur vie dans une étrange indifférence.

Si Jésus passait au milieu de nos villes et de nos campagnes où tous travaillent pour la terre, il leur dirait, au risque de les étonner fort : « *Quid hic statis* TOTA VITA *otiosi ?* » Pourquoi rester ainsi inactifs toute votre vie ? — Maître, nous travaillons, répondraient-ils. — Et, avec autorité, Jésus insisterait : « Travaillez donc, non pour la nourriture qui périt, mais pour acquérir celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. Car, c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. — Que devons-nous donc faire, pour faire les œuvres de Dieu ? — Voici l'œuvre que Dieu demande : c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jo., VI, 27, 29). Quelle que soit l'heure de la vie à laquelle vous êtes arrivés, que ce soit l'heure bénie de la jeunesse ou l'heure non moins bénie où la vie déjà s'incline vers son couchant, ne laissez pas passer l'appel du Maître sans répondre tout de suite : « Nous voici, puisque vous nous appelez. »

Jamais l'heure ne fut plus belle que celle que nous vivons.

a) En un monde inquiet, désorienté, qui cherche sa route, soyez des hommes de foi. Faites résolument, fréquemment, des actes de foi en Celui que Dieu a envoyé comme Sauveur et qui reste, après 19 siècles, le seul authentique Sauveur. Actes de foi, par la

prière quotidienne, par la communion fréquente. Actes de foi, aux heures troubles, aux heures douloureuses, aux heures d'inquiétude : « A qui donc irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

b) La foi sans les œuvres, est-ce une foi sincère ? « C'est une foi morte », dit S. Jacques. Travaillez, agissez, comme de bons et courageux serviteurs de Dieu. L'inertie, c'est une force qui n'a pas droit de cité dans l'Eglise. Pas de grève au service de Dieu. L'Evangile est un appel à l'activité : « Veillez, priez, adorez, demandez, aimez... » « Mon Père travaille, disait Jésus ; et moi aussi, je travaille. » Pour aimer Dieu, il faut le vouloir, le vouloir tous les jours et ne jamais cesser.

c) Travaillez dans l'immense vigne qu'est l'apostolat. Dieu vous a confié votre voisin, vos compagnons de travail, les membres de votre famille. « Que votre lumière brille devant eux, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres ! » Tous les jours, une bonne action pour vos frères ! « On ne se sauve pas seul, on va tous ensemble chez le bon Dieu ! » disait Péguy.

* *

Vous n'entendrez jamais dire que « l'Eglise est en grève ». Elle est au monde pour faire l'œuvre de Dieu. Vous, m. f., vous êtes mis au monde pour travailler à la vigne... Un jour, vous jouirez du repos après le travail. « Vos œuvres vous accompagneront. » *Amen.*

III

Dimanche dans la Sexagésime

LES SEMAILLES

Mes frères,

La liturgie de ce dimanche est dominée par la pensée des semailles spirituelles : semailles du Maître lui-même et semailles des apôtres catholiques à la suite.

I. — *Le divin Semeur*

Dieu est Amour et l'Amour se donne, pour faire du bien. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils ».

Or, ce Fils, Verbe de Dieu, se donne doublement : par la Révélation, l'Ecriture : « *locutus est nobis in Filio* » (Héb., I, 2) — et par l'Eucharistie, « le Pain descendu du ciel, qui donne la vie au monde » (Jo., VI, 33). Pour M. Olier, la Bible était un « autre ciboire de Dieu ». Il la plaçait sur un trône et il y avait fait graver deux reliefs d'argent représentant le Verbe sous l'emblème du Livre et sous les voiles de l'Hostie.

1° LA PAROLE DIVINE.

a) Cette parole divine est jetée en abondance, comme le grain par la main du semeur. Jamais aussi abondante qu'en notre temps. Dieu soit béni ! Traversant toute barrière, elle tombe, victorieuse, en tous les milieux, croyants ou incroyants. Par la radio, elle est diffusée sur toute la terre. Prions Dieu, afin que les âmes sans religion s'en nourrissent, « oiseaux du ciel », enfants de Dieu, elles aussi, en qui la grâce fera des merveilles.

b) Sur la pierre, la semence se dessèche. Le désert peut fleurir, si l'eau qui féconde arrive enfin. Or, la grâce est don de Dieu. La demander pour soi et pour les autres.

c) Dans les épines... S. Thomas d'Aquin demandait à Dieu un cœur libre, « *cor liberum* ». Que d'âmes sont esclaves des préoccupations, même légitimes, qui les assaillent à l'heure de la prière, du travail spirituel ! Mettre une barrière, aux heures sacrées de la conversation avec Dieu, de la messe, de la communion : c'est le minimum. Se réserver de l'espace, du temps, pour servir Dieu, dans la liberté...

d) La parole divine tant de fois entendue germera, grandira si la terre est « bonne », c.-à-d. si, bien préparée, l'âme garde la parole et, par la réflexion, la prière, un travail patient, seconde l'œuvre de Dieu. Ce que la liturgie de l'Avent exprimait d'une façon si expressive : « *Aperiatur terra.* Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur ! » Tout le travail spirituel est indiqué par ces simples mots, « *in patientia* » qui excluent tout quiétisme et toute spiritualité sans effort persévérant.

2° L'HOSTIE.

L'Amour prodigieux de Dieu a inventé une manière divine de féconder son champ. Il se donne continuellement dans l'Hostie de l'autel avec une prodigalité inouïe : combien de millions de fois chaque jour ? Depuis quarante ans que Pie X a convié les chrétiens à la communion fréquente et quotidienne, les semailles du Verbe fait chair dans l'humanité rachetée ont été littéralement incessantes. Vu des hauteurs où plane la Divinité, ce spectacle doit ressembler à un ensemencement perpétuel d'hosties...

Aujourd'hui comme hier, la consigne reste pour les prêtres : « Semez des hosties ! »

a) Dieu ne peut donner davantage. « *In finem dilexit* ». Mais cet amour, si agissant soit-il, ne supprime pas la coopération de l'homme : il la suppose et l'exige. Exercice de la foi, de l'espérance, de la charité.

b) Le Verbe divin veut une terre débarrassée des pierres (le péché), des épines (les soucis et les attachements trop terrestres).

c) Il agit à la façon d'une nourriture. Mais, ici, la nourriture change en elle celui qui la mange, suivant les dispositions de celui-ci. (S. Augustin, *Confessions*, VII, X, 16).

d) Divinement puissant et fécond, il prépare des moissons de vertu, de générosité, des vocations de prêtres et d'apôtres, un avenir plus chrétien.

II. — *Les semeurs auxiliaires*

Dieu, qui n'a besoin de personne, a voulu cependant associer des hommes à son œuvre. Il a choisi ses douze apôtres. Il a fait demander des ouvriers au Maître de la moisson : « Priez le Maître... ». Le type idéal de ces semeurs apostoliques est S. Paul qui, dans le culte de ce jour, est magnifiquement associé au divin Semeur. Aujourd'hui, comme autrefois, le Chef invisible de l'Eglise choisit et envoie ses ouvriers...

Toutes proportions gardées, l'apôtre jette la semence de la parole et se donne, à l'exemple du Maître.

1° IL SÈME.

a) Il sème... à tout vent, de toutes les manières, cherchant à atteindre toutes les âmes, même celles des incroyants, des non-catholiques, toutes confiées à ses soins. Il répond à leur attente souvent inconsciente. Il y a tant de mendiants d'idéal ! « Donnez-nous Dieu, vous, prêtres... disait récemment un ouvrier. C'est Dieu qu'il nous faut ! »

b) Il compte avant tout, sur « la vertu du Christ qui supplée à ses faiblesses ».

c) Il s'attend... à la contradiction, à la haine,

« Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. Ils reviendront, portant les gerbes de leur moisson » (Ps. CXXV).

2o Il se donne.

a) Sans réserve. « Je dépenserai tout, je me dépenserai moi-même pour vos âmes, sans attendre en retour aucune satisfaction personnelle ».

b) Unissant son quotidien sacrifice à celui de son Maître et modèle, Hostie. « Le prêtre est un homme mangé », disait le P. Chevrier.

c) Il n'ambitionne qu'une chose au monde : que par lui ou par d'autres, « le Christ soit annoncé ! »

* *

La puissance de multiplication d'un seul grain de blé est formidable. Chaque année, 30, 60, ou 100... En 100 ans, le résultat est... une moisson entière. La fécondité d'un seul couple humain est admirable. En 1645, Jean Trudel arrivait au Canada. En 1945, ses descendants étaient 20.000. La fécondité spirituelle, celle d'un S. Vincent de Paul, par exemple, est merveilleuse. Aujourd'hui, dans le monde, plus de 40.000 Filles de la Charité, des millions d'enfants, de malades, de familles visités et soignés !

Qui dira la puissance de rayonnement et de vie du Verbe de Dieu semé dans les cœurs humains ? « La charité est d'un ordre infiniment plus élevé ». La splendeur de la moisson est réservée « pour les greniers éternels ». *Amen.*

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

IV

2e Dimanche après l'Epiphanie

SYMPATHISER AVEC TOUS

Mes frères,

Nous réjouir avec ceux qui sont dans l'allégresse, pleurer avec ceux qui sont dans les larmes.

C'est ainsi que S. Paul traduit aujourd'hui la façon dont nous devons nous associer aux sentiments d'autrui.

Expression très digne, très fraternelle aussi de la charité mutuelle, car elle repose non sur les paroles, mais sur les actes. Il est facile de prononcer les premières, facile mais peu convaincant, car nous savons tous combien même les mots de sympathie sonnent faux sur les lèvres de ceux qui les prononcent. Mais les actes issus de sentiments vrais sont à la fois plus sincères et plus consolants. Notre-Seigneur nous en a donné maintes preuves. Mettons-nous à son école.

I. — *Nous réjouir avec ceux qui sont dans l'allégresse*

Tel est notre devoir. Ne dirait-on pas que l'Eglise a choisi exprès pour corroborer la parole de S. Paul une page de la vie du divin Maître qui nous rappelle sa parfaite identification avec nos sentiments ? A Cana il fait un miracle qui ne ressemble à aucun autre. Le ciel daigne s'associer à nos joies.

On pourrait le mettre en doute. Nos jugements à nous ne varient-ils pas selon la mentalité, l'âge, les conditions? Les jeux de l'enfance font sourire l'homme qui regarde avec indulgence mais avec indifférence aussi ces enfantillages auxquels il ne pourrait se mêler sans se ridiculiser. L'esprit cultivé a peine à contenir son dédain pour les jeux grossiers de la Plèbe. Il ne comprend pas comment elle peut trouver du plaisir en ces distractions.

De quel œil alors Dieu peut-il suivre nos agitations et nos ébats d'ici-bas ? Et dans la façon dont il se comporte ne trouvons-nous pas une indication à nos propres attitudes ?

Il ne s'agit plus de nous poser la question. N.-S. va nous répondre lui-même. Non seulement nos grandes joies, nos solennelles réjouissances l'émeuvent, mais aussi nos aspirations légitimes les plus simples.

A travers les pages de l'Evangile je le vois s'associer à toutes nos épreuves pour les soulager, à toutes nos joies pour les sanctifier. Il fera usage de sa puissance pour guérir les malades, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques. Le voici à Cana. Il sympathise avec la joie et la beauté humaine ! Il ne se borne pas à envoyer de loin ses félicitations et ses vœux, mais il participe à un festin nuptial. Il fait mieux, pour que l'allégresse soit complète, il change l'eau en vin.

Plus tard, il dinera chez Simon, descendra dans la maison de Zachée, il prendra place à la table de l'amitié, sous le toit de Marthe et de Marie, il ne craindra pas de se mêler au monde, sans en être, et malgré ses rigueurs pour le condamner. Nous l'aimons ainsi. Nous sommes heureux de constater qu'il ne partage pas les exagérations sentimentales ou verbales de ceux qui font profession d'austérité et qui croient bien faire en repoussant pour eux-mêmes et en décourageant chez les autres des distractions des fêtes qui leur paraissent une émancipation dangereuse.

Il nous indique ainsi notre devoir.

Sur cette terre où les souffrances abondent, il y a quelques joies, naissances, mariages, succès, rencontres amicales, festin de la cordialité ou de la reconnaissance, bienfaits reçus, événements inattendus. La coutume veut que nous nous y associons par quelques compliment. Le christianisme nous demande de les partager dans l'intime de nos cœurs. Nos frères sont dans la joie, pourquoi ne pas en éprouver nous-mêmes de l'allégresse? La vaste famille humaine, comme la famille plus restreinte qui s'abrite sous les murs du foyer, ne s'enrichit-elle pas du fait que quelque bonheur a pris place parmi nous ? Oublierions-nous du reste que notre bonheur s'accroît quand il se partage.

Faisons mieux. Nous savons combien le bonheur nous rend sinon aveugles, du moins restreints dans nos horizons. Absorbés par notre joie d'aujourd'hui, nous oublions souvent celui sans qui rien n'arrive, et qui nous l'octroya. Parfois même nous glissons insensiblement, par la joie qui nous échoit, dans une inconduite qui la corrompt. C'est l'histoire de tous les jours. Tel qui serait demeuré intègre, pur, dans la médiocrité, se découvre des passions de luxe, une soif de richesses, des penchants d'immoralité, quand la prospérité lui a donné le goût de choses qu'hier il ne soupçonnait pas.

C'est alors que la sympathie éclairée d'un ami est capable de maintenir l'heureux gagnant dans une voie de modération et d'obéissance aux lois morales. Ce sera la vraie sympathie, celle-là, car elle indiquera non seulement la participation aux joies éprouvées, mais la conduite éclairée qui évitera pour l'avenir le remords, suite d'une imprudence aveugle. Nul doute que la seule présence du Maître à Cana ait suffi à

maintenir à un diapason de réserve et de bonne éducation les convives qui l'entouraient, sans quoi il n'eût manqué ou de le faire observer ou de s'éloigner. N'oublions pas du reste que pour accompagner cette sympathie divine Marie se trouvait là. Partout où elle habite c'est la bonté et la pureté qui apparaissent...

II. — *Pleurer avec ceux qui sont dans les larmes*

S. Paul parle bien, car c'est surtout quand nous sommes dans la peine que nous éprouvons la douceur de la sympathie.

Combien l'exemple de N.-S. nous semble entraînant. Qu'il descende parmi nous, soit ! Qu'il passe sur notre terre quelques années de gloire, d'indépendance, soit encore. Mais qu'a-t-il à faire, lui, le glorieux, l'inaccessible de nos chagrins trop souvent d'ailleurs à la mesure de notre petitesse ?

D'autant plus que l'Apôtre nous l'a rappelé : « *Proposito sibi gaudio...* » Il n'avait qu'à dire : oui, pour ne jamais connaître les tristesses. Pourtant il a choisi la Croix : « *Sustinuit Crucem* », afin de partager de plus près nos douleurs.

Ces douleurs, elles nous viennent d'ordinaire des temps où nous vivons, des multiples circonstances qui soulignent notre condition humaine. Il les a toutes voulu connaître. Notre petite patrie nous apporte souvent par son exiguïté une restriction possible à notre activité. Elle nous offre de la part de nos concitoyens une incompréhension douloureuse, une hostilité évidente, quand nous nous élevons au-dessus d'eux.

Jésus s'est penché, en les partageant, sur nos misères d'ici-bas.

a) Quand il naquit, il y avait Jérusalem, la cité sainte couronnée de son temple, une des sept merveilles du monde ; il eût pu trouver là, dans le palais de ses prêtres, honneur et considération, le prestige d'une suprématie religieuse et intellectuelle.

Il y avait Rome, l'éblouissante capitale du monde. On se figure assez bien la place qu'il aurait occupée, s'il l'avait voulu, dans cette société que sa parole et sa puissance auraient séduite.

Il aurait pu se choisir des aïeux, une famille, une situation sociale. Il pouvait à son gré monter les degrés de ce qu'on appelle l'échelle sociale, et se fixer au sommet. Il pouvait encadrer sa vie où il voulait, lui donner la sécurité, l'indépendance, la distinction, le luxe.

Il choisit Bethléem pour naître et Nazareth pour grandir. Dans la première cité il connut la tristesse de l'abandon, et la seconde lui fit sentir abondamment qu'elle ne le comprenait pas, ni ne voulait le suivre.

b) L'époque où nous vivons est aussi génératrice de souffrances, non pas que nous puissions jamais escompter un siècle qui nous restitue l'âge d'or. Mais nous ressentons vivement, parce que nous les vivons, les tares et les insuffisances de notre siècle. Il aurait pu prendre son temps, choisir une époque privilégiée, dont tant de discours extasiés nous vantent aujourd'hui la prodigieuse supériorité, écrasante, dit-on, pour les temps d'obscurantisme, qui ont accablé l'humanité inférieure de jadis. Il a dédaigné ces moments fortunés pour venir dans un siècle qui ne connaissait rien de notre confort moderne, rien non plus de ces assouplissements industriels de la matière, que la science subordonne au gré de nos fantaisies. Il eût été trop différent de nous s'il avait entouré sa vie d'un cadre fait de splendeur, de raffinements.

c) Il y a encore et surtout cet assemblage d'événements, d'occupations, d'entourage, de fatigues, de souffrances qui forment le lot habituel de nos existences. Personne n'y échappe et la vie la plus heureuse garde encore dans ses journées laborieuses quelques larmes en réserve.

Il aurait pu s'en dispenser. Sa puissance dominait la matière qui nous écrase, son corps formé par l'Esprit Saint ne connaissait par lui-même aucun de nos assujettissements, son âme était plongée toute entière dans la vision de l'Eternel.

Il ne l'a pas voulu. Aussi légitime que fût son plaisir, il serait resté trop loin de nous, comme nous resterions trop éloignés de nos frères qui souffrent, si nous nous contentions de ne voir que de loin et d'un œil indifférent les tribulations de leur vie. Il s'est penché sur nous, a pris sur lui toutes nos peines, et la plus grande de toutes, celle du péché, qui lui était pourtant si lointain. Alors, se présentant à l'humanité souffrante, il s'est fait reconnaître, et a pu du coup panser nos plaies et fermer nos blessures.

Nous ne disposons évidemment pas de semblables moyens. Aussi bien, l'humanité doit suivre sans répit le chemin pénible que lui prépara le péché. Du reste demandons-nous à nos semblables une action qui dépasse leurs forces ? Evidemment non. Pourvu que nous trouvions autour de nous une compréhension charitable de nos peines, dès lors que la poignée de main compatissante, la formule consacrée qui prend part à notre souffrance sont l'expression sincère d'un partage affectueux, nous voilà du coup réconfortés. Et quand à cette sympathie se joint un appel à la soumission aux plans divins, à la récompense enclose dans le sacrifice, alors notre devoir est rempli. Nous avons pleuré chrétiennement avec ceux qui sont dans les larmes.

* *

Est-ce impossible ? Je vais plus loin, est-ce difficile ? et la compassion chez les âmes bien nées, ne sort-elle pas d'elle-même de la constatation des misères d'autrui ?

Trêve donc à l'égoïsme, à l'insouciance à l'égard du chagrin. Penchons-nous avec tendresse vers ceux qui souffrent, allégeons leur peine autant qu'il est en nous. Associons-nous à la joie des autres et considérons comme un gain pour nous-mêmes tout l'apport de bonheur que connaît autrui. Pour tout dire en un mot, rappelons-nous que N.-S. a promis de nous traiter comme nous traiterions les autres. Ainsi soit-il.

V

Dimanche de la Septuagésime

« COUREZ DE FAÇON A REMPORTER LE PRIX »

Mes frères,

Avant d'aborder le Carême l'Eglise veut nous y disposer. Elle sait combien les changements brusques nous déplaisent, surtout quand ils sont destinés à transformer nos existences. Aussi trois dimanches consécutifs vont nous mettre en présence de pensées sérieuses, nous demandant de plus de les approfondir.

Les ornements liturgiques ont adopté la couleur violette, symbole des jours de pénitence ; les alleluia se taisent, le *Gloria in excelsis* ne se fera plus entendre. Doucement nous sommes amenés à prendre conscience de notre état de pécheurs.

Le premier objet qui s'offrira à nos réflexions concerne l'importance et la difficulté du salut.

S. Paul pour les faire mieux comprendre compare la vie chrétienne à une course antique avec, comme terme, la conquête du prix éternel, promis par Dieu au vainqueur. Alors la conclusion s'impose : « Courez de façon à remporter le prix ; car : 1o Tout le monde court, mais — 2o beaucoup ne gagnent pas. — 3o Il faut donc nous comporter de façon à nous ranger parmi les gagnants.

I. — *Tout le monde court*

C'est vrai ; le désir et l'espoir sont au cœur de tous. Heureusement d'ailleurs ; car s'il n'y avait pas pour stimuler notre activité, quelque prix à gagner où seraient nos efforts, que deviendrait notre courage, notre persévérance ? C'est pour cela, voyez-vous, qu'ici-bas tout le monde tend vers quelque chose qui lui paraît souhaitable, et plus l'homme estime ce bien qu'il entrevoit, plus il consent pour l'obtenir, à se fatiguer.

Regardez autour de vous ; c'est une course effrénéée vers des buts bien définis. A peine sont-ils aperçus, qu'immédiatement nous nous demandons par quels chemins les atteindre, quels moyens seront plus propices pour obtenir le succès. Puis nous nous mettons en mouvement. Si, après quelques pas, nous nous apercevons que nous nous sommes trompés et que d'autres chemins, d'autres moyens, nous mèneront plus sûrement au but, immédiatement et sans aucune honte, nous nous dédisons. Peu nous importe le blâme ou la critique, l'important est d'arriver. Aussi la comparaison de S. Paul est-elle à la fois touchante et si vraie ! Comme les coureurs sur le stade sont là, l'esprit tendu, les yeux grand ouverts, et qu'ils vont comme poussés, attirés, le corps en avant, jusqu'à ce que leurs forces les trahissant, ils s'effondrent dans leur défaite ou leur victoire, ainsi de nous quand une passion nous saisit : celle de triompher de l'obstacle pour atteindre le but.

Effort méritoire et bien compréhensible, quand on a saisi l'importance que les coureurs attachent au prix qu'ils convoitent. Mais quelle confusion alors quand nous songeons au peu d'énergie déployée par beaucoup d'entre nous, les coureurs pourtant d'un prix éternel. Car, ainsi que nous le dit S. Paul, les premiers n'obtiennent qu'une couronne périssable, tandis que nous, nous poursuivons une couronne qui ne doit pas se fâner. La distance est grande qui sépare l'une et l'autre !

Si les coureurs d'ici-bas s'agitent beaucoup, leur certitude de gain est restreinte : un seul doit triompher, tandis que nous, nous ne travaillons pas dans l'incertain. Nous sommes sûrs de gagner si nous nous mettons dans les conditions réclamées par l'organisateur de la course céleste : « *sic curro, non quasi in incertum* ». Frapper l'air, nous élancer, nous fatiguer, dès lors que nous restons dans le stade, équivaut pour nous à une victoire assurée. Quelle perspective pour une somme limitée d'efforts, même parfois pénibles !

II. — *Beaucoup ne gagnent pas*

Pourquoi ? Leur insuccès vient de deux raisons.

Les uns courent vers un prix, qui n'est pas le véritable ; — d'autres tout en prétendant au vrai prix, ne réalisent pas les conditions imposées.

En effet, si pour les courses d'ici-bas, l'erreur est rare, pour le prix de l'au delà, elle est trop commune. Voyez ce qui pousse les hommes dans la vie. Les uns n'ont de cesse qu'ils n'aient accumulé dans leurs coffres beaucoup d'argent. Je sais qu'il en faut, et que les nécessités actuelles ont rendu la fortune plus précieuse que jadis. Mais autre chose est de se préoccuper de l'acquisition de l'or pour subvenir aux besoins de la vie quotidienne, autre chose d'en poursuivre la possession pour la satisfaction ou l'orgueil d'en posséder beaucoup.

D'autres sont soucieux de plaisirs. Pour eux la vie devrait être un divertissement perpétuel ; peu de travail, de gros salaires, l'assurance de toutes les joies possibles ! Par conséquent repousser tout ce qui les gêne, tout ce qui coûte de l'effort et assombrit l'existence, leur paraît le bonheur suprême ; tandis que le devoir, le souci de la justice, l'ordre dans la société, au prix de quelques sacrifices individuels leur semblent inutiles et d'un autre âge.

D'autres encore, et par tous les moyens, légitimes ou non, poursuivent la gloire, les honneurs. Rien ne leur est plus désirable que la publicité faite autour de leur nom, les charges publiques avec leurs honneurs, même quand rien dans leur passé ne les a préparés à les remplir. Pour atteindre ce but, ils ne reculent devant rien ; la calomnie leur semble naturelle, l'injustice à l'égard de leur concurrent, leur pain quotidien, l'endurcissement du cœur devant les réclamations d'autrui, un exercice auquel ils se livrent sans scrupule.

D'autres enfin, plus délicats peut-être mais aussi mal avisés, ont dénaturé le nom et le sens de ce qui devrait rester toujours sacré. L'amour les attire ; non pas cet amour noble qui se portant d'abord sur Dieu, descend ensuite sur les créatures pour leur témoigner un attachement que le cœur réclame et que la raison approuve, mais le caprice des libertés coupables, mais la poursuite de toutes les joies passagères, dont le souvenir ensuite fait monter le rouge au front ; mais l'acceptation de toutes les mesures qu'une loi trop condescendante aux faiblesses de la chair approuve, mais que l'Eglise obstinément défend.

Obtiennent-ils ici-bas ce qu'ils poursuivent ? Disons résolument : non ! La course est épuisante, le but lointain, inaccessible en somme à la nature ; les obstacles sont multiples, les concurrents impitoyables. Mais obtiendraient-ils ce qu'ils ont tant poursuivi, qu'ils s'éloigneraient d'autant de cette récompense éternelle, réservée à ceux qui gardent un idéal plus relevé, des poursuites plus nobles. A eux surtout il est opportun de redire la parole de la divine prudence : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Il est d'autres coureurs qui s'égarent, parce que tout en poursuivant le vrai prix, ils ne remplissent pas les conditions imposées. Si tous les exercices pour une course terrestre sont nécessaires, si l'âge, la préparation, les méthodes, les exercices sont strictement prévus et énergiquement surveillés, pourquoi voudriez-vous que la course qui mène au prix éternel n'ait point son programme, ses lois ?

Ainsi beaucoup échoueront, précisément parce qu'ils n'auront pas rempli les conditions imposées. Ainsi, ceux-là qui voudraient bien le ciel, qui le considèrent en effet comme l'objectif unique, mais qui se découragent trop vite dans sa poursuite ; « les courageux seuls l'atteignent, » disait N.-S. Il entendait par là la fidélité au devoir, le respect des commandements, l'esprit de sacrifice et de pénitence pour répa-

rer les faiblesses, la persévérance dans l'effort, une volonté pratique en un mot qui fait passer dans la réalité les sentiments que le christianisme inspire et que seule la vertu consacre.

III. — *Quels sont alors les gagnants ?*

Ce sont ceux qui savent comment ils obtiendront le prix, et qui l'estiment assez pour se mettre en mesure de l'atteindre.

Notre premier devoir est par conséquent de *nous convaincre* de l'importance du but. Œuvre de longue haleine aussi car autour de nous, en nous montent perpétuellement des opinions, des tendances qui troublent les esprits. Evidemment on désire ce but éternel, on ne voudrait pas en être privé ; mais plus tard. En attendant la terre est bien plaisante, pourquoi n'en pas profiter, au risque même de tout compromettre ?

Eh bien, non ! Il n'est pas demandé à tous de sacrifier impitoyablement tous les attraits d'ici-bas, pour se fixer comme les cénobites ou les contemplatifs dans la poursuite exclusive et héroïque de la couronne éternelle. Mais il est demandé à tous de la gagner et de ne rien faire qui puisse en écarter. Affaire donc de *volonté*.

Là encore que de déchets ! Et que de plaintes plus tard quand le but sera manqué ! « *Ergo erravimus.* Nous nous sommes donc trompés ! » Quelle parole désenchantée ! et quelles conséquences ! Le péché trop facilement commis, les diverses complaisances à l'égard d'une opinion publique peu conforme aux lois éternelles, l'acceptation continuelle des passions déréglées, le refus obstiné de se rendre aux revendications de la conscience, aux appels de la grâce, aux enseignements de l'Eglise, la fausse confiance en un Dieu tellement condescendant qu'il en deviendrait ridicule,... oui, tout cela est compromettant pour la course engagée, et bien aléatoire pour la conquête du prix. Il faut réprouver tout cela énergiquement, avec persévérance, organiser sa vie à la lumière de la vérité, la purifier au contact de la pénitence, et comme le dit l'Apôtre, au besoin « châtier notre corps et le réduire en servitude », l'alimenter au pain de l'Eucharistie... ; en un mot, cultiver la grâce, qui nous rendra de dignes fils de celui qui doit déposer quelque jour sur notre front la couronne précieuse des joies éternelles.

Ajoutez-y enfin la grande mesure de prudence et d'humilité : la prière ; car c'est « avec crainte et tremblement qu'il faut opérer notre salut. » Tous nos efforts seront vains, si nous ne leur donnons pas la fécondité surnaturelle indispensable. Ouvriers engagés dans un travail que Dieu nous a fixé, c'est pour lui que nous devons travailler. Autrement nous risquerions fort de l'entendre nous redire : « Vous avez reçu votre récompense, de ceux que vous avez servis. Je n'ai donc rien à ajouter. » La couronne éternelle est le produit d'une double activité : la nôtre évidemment, mais d'abord et surtout de la grâce divine. Or cette grâce s'obtient par la prière. Combien parmi nous oublient cette vérité et ne demandent jamais, ou presque jamais à Dieu la grande faveur de conquérir le prix de la course. Faire son salut, au milieu des innombrables difficultés que nous rencontrons, cela dépasse de toute évidence nos capacités. Soyons donc prudents, humbles et supplions Dieu de couronner nos efforts par la grâce de la persévérance finale.

* *

Aussi bien, cela seul vaut la peine d'être sollicité. Franchissons par la pensée les quelques années qui nous restent à vivre. Voilà la course terminée ; notre sort est fixé. Sommes-nous parmi les vainqueurs ou parmi les vaincus ? Parmi les premiers ? Oh ! quelle joie ! quelle reconnaissance ! — Parmi les seconds ? Quelles tristesses, quelles souffrances, quelle désespérance ! N'acceptons jamais de considérer cette alternative avec scepticisme ou indifférence. Il nous en coûterait trop. Mais confiants, généreux et fervents, établissons-nous sûrement parmi les gagnants de la course éternelle. Ainsi soit-il.

POUR L'UNION DES EGLISES

L'UNITÉ CHRÉTIENNE

Mes frères,

Vous savez que, du 18 au 25 janvier, l'Eglise catholique, en union avec les confessions protestantes, l'Eglise anglicane et les Eglises orthodoxes d'Orient, a célébré l'octave de prières pour le retour à l'unité de tous ceux qui professent la foi en J.-C. Ce courant d'aspiration vers l'unité, cet œcuménisme chrétien, nous rapproche singulièrement de ceux que nos catéchismes nomment encore hérétiques ou schismatiques et que, dans un sentiment de charité, répondant d'ailleurs à la vérité de leur baptême, nous devons plutôt considérer comme des « frères séparés ».

Cette instruction sera comme la conclusion de l'octave de prières. A vous, frères catholiques, elle rappellera les grands principes sur lesquels doit se fonder l'unité chrétienne et montrera pourquoi l'Eglise romaine, tout en se faisant accueillante aux personnes, ne peut transiger sur les principes.

I

L'unité chrétienne repose sur trois principes promulgués par Jésus : unité de foi, unité de gouvernement, unité de communion.

Unité de foi. — Le Christ veut que les apôtres n'enseignent que ce qu'il a enseigné lui-même : « Allez ! enseignez les nations... leur apprenant à observer ce que je vous ai prescrit... Allez par tout le monde prêcher l'Evangile à tout homme : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. » Et S. Paul insiste sur cette unité de foi entre les chrétiens : « Il n'y a, dit-il, qu'un seul Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême » et il met en garde les fidèles de Galatie contre ceux qui pervertissent l'Evangile du Christ : « Quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous avons annoncé, qu'il soit anathème ! »

L'Eglise romaine a-t-elle une foi différente de la foi des apôtres ? On le lui reproche parfois parce que, sur certains points, sa foi, pareille au grain de sénevé de l'Evangile, s'est développée. Les grandes vérités sur la Trinité, l'Incarnation, la Grâce, les sacrements, ont pris, à l'occasion des controverses anciennes, des contours plus précis ; d'autres doctrines, contenues d'abord dans des affirmations plus générales, se sont manifestées peu à peu sous un aspect spécial qu'on n'avait entrevu au début que confusément. Telle, l'infaillibilité du pape incluse dans le pouvoir d'enseignement de l'Eglise ; telle l'Immaculée Conception et la Médiation universelle de Marie, renfermée dans le dogme de la sainteté parfaite